

chacun quatre ailes et présentant quatre faces, une face d'homme, une face de lion à droite, une face de taureau à gauche et une face d'aigle en arrière ; ils se déplaçaient ensemble avec quatre roues. Cette image – le tétramorphe – réapparaît dans l'Apocalypse de Jean (chapitre IV), dans sa vision du trône de Dieu. Les quatre « Vivants » ont été associés aux évangélistes par les Pères de l'Église dans les premiers siècles du christianisme et ont été considérés comme leur attribut : l'homme – symbole de l'Incarnation – pour Matthieu qui commence son Évangile par la généalogie du Christ ; le bœuf ou le taureau, animal sacrificiel – symbole de la Passion –, pour Luc : son texte débute par le sacrifice offert par le prêtre Zacharie au Temple ; le lion – symbole de la Résurrection – désigne Marc, qui commence par évoquer la voix qui crie dans le désert ; l'aigle (l'Ascension) représente Jean, qui compare la Parole de Dieu à la « véritable lumière » qui a fait le monde et qu'il faut contempler ; or l'aigle est le seul animal à monter haut dans le ciel et à pouvoir regarder le soleil en face.

La représentation du tétramorphe est un des thèmes favoris de l'art religieux du Moyen Âge. Une autre séquence de l'Apocalypse relate la vision d'un monstre épouvantable : un grand dragon rouge, ayant sept têtes couronnées d'un diadème et dix cornes. « Sa queue balaie le tiers des étoiles du ciel et les précipite sur la terre » (XII, 4). Michel et ses anges combattirent victorieusement cette bête, et « l'antique serpent, le diable ou le Satan, comme on l'appelle, le séducteur du monde entier, on le jeta sur la terre et ses anges furent jetés avec lui » (XII, 9). Au chapitre XIII, Jean voit surgir de la mer une bête à sept têtes et dix cornes portant des couronnes ; elle a un corps de léopard, des pattes d'ours et une gueule de lion proférant des blasphèmes. Le dragon lui a donné puissance et autorité. Puis une autre bête sort de la terre ; elle a deux cornes, parle comme un dragon et séduit les habitants de la terre par des prodiges. Au Moyen Âge, ces bêtes de l'Apocalypse servent à enseigner la peur de l'Enfer.

Nota bene : Toutes les citations bibliques de ce texte et des suivants sont extraites de la *Bible de Jérusalem*.



Guiart des Moulins
Bible historiale
Paris, milieu du XIV^e siècle
BNF, Manuscrits, français 20089, f. 5

Les quatre évangélistes et leur attribut entourent le Seigneur. Le lion au-dessus de l'image représente le lion de Juda, symbole du Christ.



Lambert de Saint-Omer
Liber Floridus
Cambrai, 3^e quart du XIII^e siècle
BNF, Manuscrits, latin 8865, f. 39

Le dragon de l'Apocalypse, avec ses sept têtes couronnées et ses dix cornes, est vaincu par saint Michel et ses anges, annonçant la venue du royaume de Dieu.



Frère Laurent
Somme le roi
 France, 1294
 BNF, Manuscrits, français 938, f. 8 v°
 La bête d'Enfer sortie de la mer
 avec le pouvoir de vaincre les
 saints (Apocalypse, XIII).

Compagnons des saints
 Les histoires de la vie des saints comportent très souvent des épisodes où interviennent des animaux et nombreuses sont les représentations de saints accompagnés d'un animal. Il y a bien sûr les évangélistes, qui ont pour attribut le lion, l'aigle ou le taureau, mais aussi tous ceux qui ont apprivoisé des bêtes sauvages et en ont fait des êtres familiers, comme saint Jérôme au désert : le lion qu'il a guéri en lui enlevant une épine de la patte lui tient compagnie et le sert. C'est une biche qui nourrit saint Gilles dans sa retraite au fond des bois; lorsqu'elle est poursuivie par les chasseurs, elle vient se réfugier aux pieds du saint et c'est lui qui reçoit la flèche destinée à la biche. Eustache était un général romain païen; un jour, pourchassant un cerf, il vit le Christ sur sa croix entre les bois de l'animal et entendit une voix qu'il reconnut comme celle du Dieu des chrétiens. Il se convertit alors avec toute sa famille. La même apparition est attribuée à saint Hubert, alors qu'il chassait en forêt; la voix lui enjoignit d'adopter la religion chrétienne. Ce qu'il fit en quittant tout pour servir Dieu. Quant au cochon de saint Antoine, c'est l'emblème de l'ordre des Hospitaliers qui possédaient des porcs dont la viande nourrissait les pauvres.



Vincent de Beauvais
Miroir historial en français
 Paris, 1335
 BNF, Arsenal 5080, f. 124 v°
 Saint Eustache et l'apparition du Christ
 en croix entre les bois d'un cerf.

Le roi des animaux

Le lion est sans doute l'animal que l'on retrouve le plus souvent sculpté, peint, tissé, brodé sur tous les supports du décor médiéval. C'est la bête sauvage la mieux connue depuis l'Antiquité et les jeux du cirque. L'homme du Moyen Âge a eu l'occasion de voir des lions vivants, présentés par des montreurs d'animaux dans les foires ou bien dans les ménageries royales et princières.

Ils peuplent les marges et ornent les lettres historiées des manuscrits enluminés. Dans les armoiries médiévales, le lion est la figure la plus fréquente à partir du ^{xiii} siècle. Au ^{xiiii} siècle, l'écu au lion devient celui du chevalier chrétien, alors que l'écu au dragon est celui du païen ; tout héros littéraire d'Europe occidentale a un lion pour figure héraldique.

Dans la Bible, l'image de cet animal varie : les rois ou les héros remarquablement forts lui sont comparés. Emblème de la tribu de Juda, il est associé au Christ et son rugissement à la parole divine. Mais il incarne aussi le mal par sa cruauté – Samson le combat avec succès, symbole de la victoire du bien sur le mal –, parfois même le diable, dans le Nouveau Testament et pour la plupart des Pères de l'Église : « Sauve-moi de la gueule du lion », implore le chrétien dans un psaume.

L'affrontement victorieux d'un lion consacre un héros – David, Samson – ou un saint : Daniel, Blandine.

Il est très présent dans les romans de chevalerie : compagnon du héros, dans *Le Chevalier au lion*, de Chrétien de Troyes,

ou combattu par Lancelot dans la quête du Graal.

Dans les bestiaires dérivés du *Physiologus*, le lion est investi de trois « natures » qui lui donnent une dimension christique : poursuivi par les chasseurs, il efface ses traces avec sa queue ; de même le Christ, « notre lion céleste de la lignée de Juda, racine de Jessé, fils de David, envoyé du souverain Père, dissimula aux intelligences humaines les traces de sa nature divine » (Pierre de Beauvais) et s'incarna dans le sein de la Vierge. La deuxième particularité du lion est de dormir les yeux ouverts, comme Jésus dort sur la croix tandis que veillait sa nature divine. Troisième vertu : par son souffle et ses rugissements, il donne vie à ses petits trois jours après qu'ils sont mort-nés ; ainsi Dieu le Père ressuscite son Fils au troisième jour.

Le lion, qui épargne les bêtes faibles et les petits animaux, et ne s'attaque à l'homme que poussé par une très grande faim, est un modèle pour « les hommes de haut rang », qui doivent épargner les pauvres et les faibles.

Les bestiaires du ^{xiii} siècle parlent du lion comme du roi des animaux, redouté de tous, mais craignant le coq blanc, le grincement des roues de charrette et le feu. Pourtant, ce n'est qu'à partir du ^{xii} siècle que, sous l'influence de l'Église, le lion devient le roi des animaux, détrônant l'ours, omniprésent dans les légendes germaniques, celtiques et slaves.

Animal de la tradition orale, l'ours est le héros de nombreux récits soulignant sa ressemblance avec l'homme : il se tient debout, se sert de ses

mains, et, d'après Pline, s'accouple comme l'être humain. On raconte même des histoires de rois « fils d'ours », enfantés par des femmes enlevées et violées par ces bêtes lubriques. Pour l'Église, cet animal assimilé à l'homme sauvage, objet d'un culte païen, ne pouvait être un modèle. Aussi a-t-elle favorisé la prédominance du lion, en mettant en avant son image positive, tandis que ses aspects négatifs étaient transférés sur un nouvel animal, le léopard, sorte de lion déchu qui apparaît dans l'héraldique la tête de face et le corps de profil, représentation la plus souvent péjorative. En même temps, l'ours est diabolisé, domestiqué, puis ridiculisé. Pour les Pères de l'Église, c'est une créature au service de Satan ; violent, coléreux, glouton, lubrique, il incarne la plupart des péchés capitaux : colère, luxure, paresse, envie, gourmandise. Par ailleurs, on raconte dans les histoires de leur vie comment plusieurs saints (Amand, Corbinien, Vaast, Rustique...) ont réussi à asservir un ours. Enfin, le malheureux animal, enchaîné et muselé, danse et amuse le public de foire en foire et de château en château, accompagnant les jongleurs, traîné par les montreurs d'ours, qui achèvent ainsi de le détrôner avec la bénédiction de l'Église.

En Europe, le lion règne alors sur tous les animaux et dans les ménageries royales d'où l'ours a été chassé. Le *Roman de Renart* (fin du ^{xii} siècle) le présente ainsi dans le personnage du roi Noble.



Richard de Fournival
Bestiaire d'Amours
Fin ^{xiii} - début ^{xiv} siècle
BNF, Manuscrits, français 1951, f. 17 (détail)
Le lion poursuivi par le chasseur efface ses traces avec sa queue.



Vincent de Beauvais
Miroir historial en français
Paris, 1463
BNF, Manuscrits, français 50, f. 25

Une image négative du lion et des autres animaux incarnant les péchés capitaux : le lion chevauché par un roi est l'orgueil, l'ours par un gros bourgeois est la gourmandise, l'âne par un vilain est la paresse, le singe représente la luxure, le léopard l'avarice, le sanglier portant un noble la colère et le chien l'envie.



François Desmoulins
Traité sur les vertus cardinales
Lyon, vers 1510
BNF, Manuscrits, français 12447, intérieur plat supérieur (détail)
Une image positive du lion : il est associé à la force, vertu cardinale.



Heures à l'usage de Thérouanne
Nord de la France, vers 1280
BNF, Manuscrits, latin 14284, f. 9 v° (détail)
Dans la marge inférieure d'un livre d'heures, un jongleur fait danser un ours muselé.



Philippe de Mézières
Songe du Vieil Pèlerin
 Paris, vers 1390
 BNF, Arsenal, ms. 2682, f. 34

Le cerf blanc couronné et ailé, emblème de Charles VI, sur fond argent, rouge et vert.

Le cerf est un animal familier à l'homme médiéval. Il est un des animaux que l'on rencontre le plus souvent dans les manuscrits médiévaux, en particulier parmi les animaux de la Création et ceux de l'arche de Noé. Sa symbolique prend sa source dans les anciennes traditions celtes et germaniques païennes, où il apparaît comme un animal solaire, médiateur entre le ciel et la terre. Avec ses bois qui repoussent chaque année plus importants, son brame en période de rut, il est aussi associé à la force vitale, la puissance sexuelle, et symbolise la virilité. Il n'est pas étonnant que, dans la mythologie grecque, la déesse Artémis punisse Actéon en le transformant en cerf : il l'a surprise se baignant nue dans un torrent ; il finit dévoré par ses propres chiens. L'image du cerf est récupérée par le christianisme, qui interprète la repousse annuelle de ses bois comme un symbole de fécondité et de résurrection. Pour les Pères de l'Église, c'est une bête pure et vertueuse, un exemple pour le chrétien. On le montre fréquemment comme il est apparu à saint Eustache et saint Hubert, portant un crucifix entre ses bois, dont les dix andouillers représentent les dix commandements. Les bestiaires soulignent un aspect particulier de cet animal dans ses rapports avec son ennemi le serpent : il emplit sa bouche d'eau et la répand dans les trous où se cache le serpent. Il l'attire ainsi à l'extérieur par les

exhalaisons de sa bouche et de son nez, et le tue en le piétinant. Mais, lorsqu'il est malade, il se soigne en mangeant le serpent, et pour se protéger du venin il boit abondamment l'eau d'une source. Le serpent est évidemment assimilé au Diable, son venin est le péché et l'eau purificatrice le baptême. Il n'est d'ailleurs pas rare de voir des cerfs sculptés sur les baptistères. Nombreux sont également les manuscrits qui reproduisent dans leurs marges un cerf s'abreuvant à une source. Par référence au psaume 42 – « Comme la biche soupire après le cours d'eau, mon âme soupire après toi, Seigneur » –, il évoque l'âme du chrétien assoiffée de Dieu. On retrouve le cerf mis en scène dans les romans de chevalerie et dans plusieurs épisodes du cycle de la Table ronde. Il s'agit alors de la quête d'un cerf blanc ; elle symbolise l'aventure elle-même, la présence d'un autre monde, et la recherche du Salut. La tradition veut que ce soit par référence à cette légende arthurienne que, capturant un jour de 1381 un cerf blanc portant à son cou un collier d'or, le jeune roi Charles VI ait voulu faire du cerf blanc ailé couronné l'emblème de la royauté française, vivant à jamais. Il fit reproduire ce motif sur sa bannière et sur son casque de parade. Le cerf blanc ailé couronné fut, à côté des fleurs de lys, un emblème de la royauté française jusqu'au milieu du xvi^e siècle.

L'agneau est l'animal sacrificiel par excellence. Il symbolise l'innocence, la douceur, la pureté. Le sacrifice d'un agneau pour apaiser la colère divine ou fêter le renouveau de la nature est sans doute l'un des rares rites antiques qui se soit perpétué jusqu'à aujourd'hui : il est présent dans la Pâque juive, comme dans les Pâques chrétiennes et le Ramadan musulman. Dans la Genèse, Dieu choisit l'offrande d'Abel, qui est un mouton de son troupeau, et rejette celle de Caïn (une gerbe de céréales de sa récolte), provoquant la jalousie et la colère de celui-ci. C'est un bélier ou un agneau qui est substitué à Isaac pour accomplir le sacrifice réclamé à Abraham.

L'incarnation du Sauveur en agneau remonte aux débuts du christianisme. On en retrouve des figurations sur les murs des catacombes datant de la fin du II^e siècle. Dans les églises romanes l'agneau prend le pas sur le poisson, secrètement utilisé par les premiers chrétiens car « poisson » en grec est l'anagramme de Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur. Dans l'Ancien Testament, Isaïe dit : « Maltraité, il s'humiliait, il n'ouvrait pas la bouche, comme l'agneau qui se laisse mener à l'abattoir, comme devant les tondeurs une brebis muette, il n'ouvrait pas la bouche » (Isaïe, LIII, 7). Dans l'Évangile selon saint Jean, lorsque Jean-Baptiste baptise Jésus, il le désigne comme « l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde » (Jean, I, 29). Au chapitre V de l'Apocalypse, l'agneau de Dieu apparaît à Jean : « Alors je vis, debout entre le trône aux quatre Vivants et les Vieillards, un Agneau, comme égorgé, portant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept Esprits de Dieu en mission par toute la terre » (Apocalypse, V, 6). Seul cet agneau est jugé digne d'ouvrir le livre scellé de sept sceaux, le livre de Vie. Il est le Messie de la Jérusalem céleste.

Le mouton incarne également le chrétien dans la métaphore du « bon pasteur », présente dans les Psaumes, les livres d'Ézéchiel et de Zacharie et l'Évangile de Jean. Cette image est souvent reproduite dans l'iconographie populaire : le Christ est figuré en berger qui rassemble, protège, guide son troupeau et ramène la brebis égarée : « Je suis le bon pasteur ; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis » (Jean, X, 11).



Apocalypse
 Normandie, vers 1330
 BNF, Manuscrits, latin 14410, f. 7

L'agneau divin ouvre le livre de Vie ; les quatre Vivants se prosternent et l'adorent.